

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 17

Artikel: Le premier revolver
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188707>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin
 MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en
 s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. —
 Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES

du Canton 15 c. } la ligne ou
 de la Suisse 20 c. } son espace.
 de l'Étranger 25 c }

L'HYGIÈNE DOMESTIQUE

Conférences pour dames, par Mlle de Thilo.

Vêtements. — Je ne ferai qu'effleurer la question des corsets et des talons dont on a déjà si souvent parlé sans obtenir beaucoup de résultats. Je ne défends pas les corsets, on peut très bien les porter sans les serrer. Les talons sont malsains ; on marche sur une espèce de pointe en s'efforçant tout le temps de garder l'équilibre, et le résultat de cette gymnastique mal appliquée sont des maladies intérieures, des maladies de l'épine dorsale, des maux nerveux, etc. Grâce à la conformation anatomique de la femme, il lui faut éviter tout ce qui pourrait produire une congestion, car des congestions peuvent devenir le point de départ de maladies longues et lentes à guérir. Or, un corset ou des jupons serrés autour de la taille amèneront certainement une congestion. Pour l'éviter, il faudrait porter ses habits suspendus des épaules et soutenus par des bretelles ou bien boutonnés à des tailles. De cette manière, le poids des vêtements serait également partagé entre les épaules et les hanches.

Nourriture. — Nous mangeons trop. Souvenons-nous de la belle maxime de Molière : il faut manger pour vivre et non vivre pour manger. Il est impossible de dire combien il faut manger, vu que l'appétit est une chose variant avec l'individu et l'âge. Les enfants mangent plus que les grandes personnes, et cela non seulement parce qu'ils grandissent, comme on le croit ordinairement, mais d'après une loi physiologique qui veut que plus un être est petit, plus il exale de chaleur relativement à sa taille, plus la combustion se fait rapidement et plus il a besoin de réparer ses forces.

Il n'entre pas dans mon programme de vous dire ce que vous devez manger, — cela varie aussi à l'infini selon vos individualités. Je me bornerai à vous indiquer qu'il faut varier et combiner les aliments et ne pas se borner à un seul. La meilleure et la plus saine nourriture est celle dans laquelle entre les différentes substances qui forment notre corps et notre sang. On peut avoir faim de tel ou tel aliment qui manque peut-être dans notre régime, tout en mangeant autre chose. Voici un petit aperçu de la digestion :

La nourriture est reçue dans la bouche où elle se mêle à la salive, laquelle a la faculté de transformer la fécule en une espèce de sucre, appelé dextrine.

Cette faculté manque à la salive des petits enfants pendant les premiers jours de leur vie, et c'est la cause des indigestions qu'amène invariablement à cet âge une nourriture composée exclusivement ou en grande partie de féculents. Les aliments arrivent ensuite dans l'estomac où ils déterminent une sécrétion plus abondante du suc gastrique, lequel commence la digestion. L'eau et les liquides aqueux sont absorbés par les reins, le résidu est en partie digéré par le suc gastrique et continue son voyage à travers l'estomac et les intestins. La bile digère en partie les aliments gras ; voilà pourquoi, dans la jaunisse, quand l'action de la bile est suspendue, l'on a un tel dégoût des aliments gras. L'acte de la digestion terminé, les matières digérées sont réparties dans l'organisme ; les féculents, que l'on appelle aussi aliments respiratoires, fournissent la chaleur à notre corps. Les matières grasses sont déposées par le sang dans le tissu cellulaire, où elles forment un capital de réserve pour le temps où le corps sera forcé, pour une cause ou pour une autre, de vivre à ses propres dépens.

Le premier revolver.

On a tant parlé du revolver dernièrement, Mesdames Clovis Hugues, à Paris, Francey, à Tonnerre, et une autre dame de Berlin, en ont fait un usage qui a eu un tel retentissement, qu'il n'est pas sans intérêt de rappeler que cette arme doit son origine à un modeste fabricant du canton de Vaud.

La première idée du *pistolet à répétition* est née à Vallorbes, au commencement de ce siècle, dans la tête de Jean-François Glardon. Appartenant à une famille heureusement douée, cet habile artisan, puissamment secondé par ses fils, parvint à construire un pistolet tirant sept coups de suite. Cette arme merveilleuse fut envoyée, en 1814, à l'empereur de Russie, Alexandre I^{er}, par l'entremise du comte Capo d'Istria, ministre plénipotentiaire en Suisse, et, dans ce moment-là, à Zurich. Le czar accueillit ce travail avec faveur, car, le 18 novembre de la même année, Glardon recevait la lettre suivante, avec une bague enrichie de diamants :

Monsieur,

Sa Majesté l'Empereur ayant agréé avec satisfaction l'hommage que vous lui avez fait d'une arme de nouvelle invention, m'ordonne de vous transmettre la bague ci-

jointe, comme une marque de sa bienveillance. Sa Majesté Impériale s'est plu à apprécier le sentiment qui vous a suggéré cet envoi, indépendamment de l'habileté dont cet ouvrage ingénieux est une preuve.

Je suis très parfaitement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

COMTE CAPO D'ISTRIA.

Manquant de capitaux suffisants et absorbé par les nécessités d'un père de famille, François Glardon ne put exploiter une invention qui honore son nom, et dont l'unique spécimen est sans doute encore conservé dans le garde-meuble impérial de St-Petersbourg.

Le roman du caniche.

I

Lorsque la troisième année de son veuvage fut entamée, Mme Berthe de la Frugeraie s'aperçut avec quelque inquiétude qu'elle devenait souvent rêveuse. Si naturelle et quelquefois si agréable que soit cette disposition de l'esprit, Mme de la Frugeraie n'en constata pas l'invasion sans en éprouver quelque trouble, et nous allons vous expliquer pourquoi.

Elle avait assez cruellement expié la chance très enviable d'avoir épousé un homme trop charmant. Jeune, joli cavalier, élégant, distingué, suffisamment spirituel pour quelqu'un qui n'a pas à faire métier de l'être, feu le vicomte de la Frugeraie avait été mis à la mode par les éclatants succès qui avaient suivi ses débuts. Quand la déesse patronne une étoffe, ça n'est guère que pour une saison ; avec le séduisant vicomte, la vogue avait menacé de s'éterniser ; même après que le sacrement eut semblé devoir en épuiser le stock, on en demandait, on en demandait... et, par un miracle renouvelé de celui du lac de Tibériade, il y en avait toujours pour tout le monde.

Nous avons connu de belles dames auxquelles cette généralisation de l'engouement pour leur seigneur et maître ne déplaisait qu'à moitié. On est encore fier d'être évêque, fût-ce *in partibus infidelium* ! Mme Berthe de la Frugeraie n'était pas de cet acabit ; elle n'avait qu'une ouaille, mais elle tenait à la posséder sans partage. Les deux sourcils d'ébène qui couronnaient ses grands yeux noirs en se réunissant au-dessus du nez de façon à former une sorte d'accent circonflexe, indiquaient qu'elle était jalouse ; ils ne mentaient pas ; elle l'était non pas comme une tigresse, la véritable jalousie procédant de l'amour et non de la haine, mais comme un honnête chien. Pendant les sept années qu'avait duré son union avec cet Attila des cœurs, ce qu'elle avait répandu de larmes eût suffi à porter un petit bateau ; larmes d'autant plus amères qu'elle était réduite à les dissimuler, tenant par-dessus tout à ne pas fournir une satisfaction de plus à ses nombreuses rivales.

Lorsque Dieu s'était décidé à retirer cet aimable chevanapan de la circulation terrestre en le rappelant à lui, tous les griefs ayant été instantanément oubliés, madame Berthe avait été en proie à un véritable désespoir. Il en est de ce désespoir comme de la rivière quand on y tombe ; après en avoir touché le fond, on revient à la surface, où l'on barbotte quand on ne sait pas nager.

Quand elle eut remis un peu d'air dans ses poumons, la jeune vicomtesse réussit, comme tant d'autres, à gagner la rive. Sa douleur resta aiguë, mais elle réfléchit bientôt que si ce mari trop adoré était perdu pour elle, il ne le serait pas moins pour les autres femmes, ce qui

était une compensation ; puis, en remuant les cendres du passé, elle en arriva à se demander si la terrible, si l'inguerissable blessure qu'elle se sentait au cœur n'était pas moins cruelle que les milliers de coups d'épingle qui avaient meurtri ce pauvre cœur pendant tant d'années, et elle se sentit si troublée par cette question, qu'elle négligea d'y répondre. Cela ne l'empêcha pas de savourer avec une certaine volupté la parfaite quiétude d'esprit dont elle jouissait et qui lui avait été inconnue pendant tant d'années : enfin, sa piété aidant, — elle était profonde, — elle ne se révolta plus contre la volonté du Seigneur.

Sa vieille tante, la marquise de Tombelaine, qui, née sur les confins du siècle dernier, avait puisé dans son contact avec les débris de l'ancienne société les grandes traditions du vieux temps, contribua puissamment à fortifier sa résignation.

— Ma chère enfant, lui avait dit la bonne douairière, le seul avantage du mariage est de nous permettre de devenir des veuves ; les sots qui l'ont inventé n'ont pas d'autre excuse à invoquer. Plus tard, vous finirez par en être convaincue ; car je ne vous le cache pas, vous avez quelques épreuves à subir : la troisième année du veuvage est particulièrement rude à traverser, à ce point que moi-même j'ai failli faiblir et donner un successeur à ce pauvre M. de Tombelaine. Si, comme moi, vous réussissez à franchir cette phase critique, si vous résistez aux ennuis et aux suggestions de la viduité, alors vous apprécierez la haute valeur de la situation sociale que vous aurez conquise, et vous serez désormais à l'abri de toute tentation de l'abdiquer.

Les pronostics que son expérience suggérait à la marquise de Tombelaine s'étaient réalisés de point en point. Les visites à la tombe où le feu vicomte dormait du sommeil du juste, les messes dites pour le repos de son âme, lettres de condoléance, les modifications à apporter dans son intérieur et aussi la nouveauté de sa position avaient si bien absorbé Mme de la Frugeraie, que la première année passa comme un songe. La seconde s'était encore écoulée assez rapide : on lui avait dit que le demi deuil lui seyait à ravir, et nécessairement elle était bien forcée de donner quelques soins à sa toilette, de recevoir quelques intimes et, dans les promenades au Bois, d'abaisser les volets de son landau pour pouvoir rompre la monotonie de la promenade par quelques causeries. Cependant cette deuxième période n'était pas encore terminée qu'elle voyait poindre ces prédispositions rêveuses auxquelles nous l'avons trouvée en proie en commençant ce récit et que, se rappelant les paroles de sa tante qui, hélas ! n'était plus là pour l'encourager, elle ne constata pas sans une certaine anxiété qu'elle entraînait effectivement dans l'année terrible.

Elle lutta ; elle lutta même avec un certain héroïsme, rentra dans le monde sans souci du qu'en dira-t-on, se montra à l'Opéra, reprit sa loge du mardi aux Français et son jour, donna des diners, etc. Rien n'y fit.

(A suivre.)

Bambioulès.

On crâno hommo po sa fenna. — Djan à Dâvi, après avâi tot reduit pè l'hotò, étâi z'u à la pinta, iò djuivè ài cartès. Tandì que l'étâi ein trein dé fèrè onna partià, onna fenna, sa vesena, vint tota accouàitià àovri la porta dè la tsambra à bàirè et lài fà :

— Djan ! vo faut vito veni à l'hotò, voutra fenna va bouébà.

— Ye vé, ye vé, Marienne. Veingt dè tieu ! et ne s'arrèté pas dè djuì.